



Walter Scott

Ivanhoé

et autres romans

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD ET JEAN-YVES TADIÉ,
AVEC LA COLLABORATION DE PHILIPPE JAUDEL,
PIERRE MORÈRE ET HENRI SUHAMY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

WALTER SCOTT

Ivanhoé

et autres romans

ÉDITION ÉTABLIE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD ET JEAN-YVES TADIÉ,
AVEC LA COLLABORATION DE PHILIPPE JAUDEL,
PIERRE MORÈRE ET HENRI SUHAMY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2007.

IVANHOÉ

roman de chevalerie

*Il serrait le licou, paradait sur son char,
Et en prenant congé, retardait son départ !*

PRIOR*¹.

* Cette épigraphe se réfère aux retours de l'auteur sur la scène plusieurs fois après avoir annoncé son départ.

INTRODUCTION
À
« IVANHOÉ »

Porté jusque-là par un courant ininterrompu de popularité, l'auteur des *Waverley Novels*¹ aurait pu, dans la province littéraire qui lui était propre, se faire appeler *L'Enfant gâté*^{*} du succès. Il était clair cependant que, à moins d'inventer quelque moyen de donner une apparence de nouveauté aux productions à venir, la fréquence de ses publications ne manquerait pas un jour ou l'autre d'émousser la faveur du public. Les mœurs écossaises, le dialecte écossais, les grands personnages écossais étant ce que l'auteur connaissait le plus intimement et le plus familièrement, constituaient le fondement sur lequel il s'était appuyé jusque-là pour donner du ressort à ses récits. Il devenait toutefois patent que, s'il n'était fait appel à aucune autre, cette source d'intérêt finirait forcément par atteindre un certain degré de monotonie répétitive, et que le lecteur risquait à la longue de reprendre à son compte les paroles d'Edwin, dans le conte de Parnell² :

*... Inverse le charme, crie-t-il,
Et, sans détour, insister est inutile,
Nous avons vu la cabriole.*

Rien n'est plus dangereux pour quiconque pratique l'un des beaux-arts que de permettre (s'il peut par quelque moyen l'empêcher) que s'attache à lui une réputation de maniériste, ou qu'on ne l'estime capable de réussir que dans un genre particulier et limité. Le public est en général

très prompt à adopter la thèse selon laquelle celui qui a su lui plaire dans un certain type précis de composition est, du fait de ce talent même, rendu incapable de s'aventurer sur d'autres thèmes. L'effet de cette méfiance qu'entretient le public envers les artisans de ses plaisirs, quand ils tentent de se donner de plus grands moyens de le divertir, apparaît dans les condamnations que porte couramment la critique populaire contre les acteurs et les artistes qui se hasardent à changer le caractère de ce qu'ils font, afin d'élargir par là le registre de leur art.

Il y a quelque justice dans cette opinion, comme toujours dans celles qui deviennent monnaie courante. Au théâtre il peut arriver souvent qu'un acteur, du fait qu'il possède au plus haut degré les traits apparents propres à produire des effets comiques, se voie privé du droit d'aspirer à exceller dans la tragédie ; et, dans la composition picturale ou littéraire, il arrive qu'un peintre ou qu'un poète ne maîtrise exclusivement que des modes de pensée ou des pouvoirs d'expression qui le circonscrivent dans une catégorie unique de sujets. Mais beaucoup plus fréquemment le même talent qui conduit un homme à la popularité dans un certain domaine lui permet d'accéder au succès dans un autre, et cela doit se produire plus particulièrement dans la composition littéraire que dans le jeu de l'acteur ou dans la peinture, parce que celui qui s'aventure dans ce département n'est pas gêné dans ses efforts par une quelconque singularité de visage ou de conformation corporelle, convenant à des rôles précis, ni par une habitude personnelle dans le maniement du crayon, propres à un genre limité de sujets.

Que ce raisonnement soit correct ou non, le présent auteur eut le sentiment qu'en se limitant à des sujets purement écossais il risquait non seulement de lasser l'indulgence de ses lecteurs, mais aussi d'amoindrir considérablement le pouvoir qu'il possédait de leur procurer du plaisir. Dans un pays hautement raffiné, où tant de génie s'emploie chaque mois à pourvoir à l'amusement du public, un thème nouveau, comme celui que lui-même avait eu le bonheur de trouver, est comme une source vierge dans le désert :

On bénit son étoile, on y voit une aubaine³.

Mais quand les hommes et les chevaux, le bétail, les chameaux et les dromadaires ont par leurs piétinements transformé la source en boue, elle devient répugnante à ceux qui tout d'abord ont bu de son eau avec enchantement ; et celui qui a eu le mérite de la découvrir doit, s'il veut conserver son prestige auprès de la tribu, prouver son talent par une nouvelle découverte de sources vierges.

Si l'auteur qui se trouve réduit à une catégorie particulière de sujets tente de maintenir sa réputation en se forçant à ajouter de nouveaux éléments de séduction à des thèmes de même caractère que ceux qui, grâce à sa façon de les exploiter, lui ont réussi précédemment, il a manifestement des raisons de craindre l'échec au bout d'un certain temps. Même si la mine n'est pas épuisée, la force et la capacité du mineur dépérissent inmanquablement. S'il imite étroitement les récits qui lui ont auparavant réussi, il est condamné à « se demander pourquoi ils ne plaisent plus⁴ ». S'il tend tous ses efforts à changer de conception tout en gardant le même type de sujets, il constate rapidement que ce qu'il y avait de spontané, de gracieux, de naturel, s'est desséché ; alors, pour obtenir le charme indispensable de la nouveauté, il est contraint de recourir à la caricature, et, pour éviter la banalité, il lui faut tomber dans l'outrance.

Il n'est peut-être pas nécessaire d'énumérer toutes les nombreuses raisons qui poussèrent l'auteur des *Romans écossais*, comme on les appelait alors exclusivement, à souhaiter tenter l'expérience d'un sujet purement anglais. Il avait en même temps l'intention de pousser cette expérience aussi loin que possible, en présentant au public l'œuvre projetée comme le fruit du travail d'un nouveau candidat à ses faveurs, afin qu'aucune idée préconçue, favorable ou non, n'y fût attachée, en tant que production inédite de l'auteur de *Waverley* ; mais cette intention fut abandonnée par la suite, pour des motifs exposés plus loin.

La période choisie pour le récit était le règne de Richard I^{er}, non seulement parce qu'elle abondait en personnages dont les noms mêmes ne pouvaient manquer d'attirer l'attention générale, mais parce qu'elle offrait un contraste frappant entre les Saxons, par qui le sol était cultivé, et les Normands, qui régnaient encore sur lui en tant que conquérants, répugnant à se mêler aux vaincus ou à reconnaître qu'ils faisaient partie du même peuple. L'idée

de ce contraste fut prise dans la tragédie de *Runnamede*, écrite par l'ingénieux et infortuné Logan⁵, dans laquelle, portant sur la même période historique, l'auteur avait vu les barons saxons et normands opposés les uns aux autres sur des côtés différents de la scène. Il n'a pas souvenir que la pièce ait visé en quoi que ce soit à faire contraster les deux races par leurs coutumes et leurs mentalités ; et en vérité la présence d'une race fière et belliqueuse de nobles Saxons violait ouvertement l'histoire.

Ils survivaient cependant, bel et bien, en tant que peuple, et quelques-unes des anciennes familles saxonnes possédaient des richesses et du pouvoir, tout en constituant des exceptions à l'humble statut où se trouvait l'ensemble de leur race. Il apparut à l'auteur qu'en montrant la coexistence de deux populations dans le même pays, les vaincus qui se signalaient par la simplicité rustique et bourrue de leurs manières, et par l'esprit de liberté dont leurs anciennes lois et institutions les avaient imprégnés, les vainqueurs, gonflés d'orgueil par la gloire militaire, les aventures personnelles et par tout ce qui leur permettait de figurer parmi la fleur de la chevalerie, on pouvait, en y mêlant d'autres personnages appartenant à la même période et au même pays, intéresser le lecteur grâce à ce contraste, à condition que de son côté l'auteur menât à bien l'entreprise.

Cependant l'Écosse avait récemment été utilisée si exclusivement comme le théâtre de ce qu'on appelle le roman historique que la lettre préliminaire de M. Laurence Templeton⁶ devenait dans une certaine mesure nécessaire. Le lecteur est prié de se reporter à cette lettre, qui sert d'introduction et qui exprime le dessein et les opinions de l'auteur au moment où il entreprit ce type de composition, sous l'inévitable réserve qu'il est loin de penser avoir atteint le but qu'il visait.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que jamais ne fut entretenue l'idée ou le vœu de faire passer le prétendu M. Templeton pour une personne réelle. Mais un inconnu avait tenté récemment de donner une suite aux *Contes du tavernier*⁷, et il se présenta à l'esprit que cette Épître dédicatoire risquait de passer pour quelque imitation du même genre, et ainsi, en lançant les curieux sur une fausse piste, de les induire à croire qu'ils avaient devant eux l'œuvre d'un nouveau candidat à leur faveur.

Alors qu'une partie importante de cet ouvrage avait

été achevée et imprimée, les éditeurs, affirmant qu'ils y devinaient des prémices de popularité, contestèrent avec vigueur l'idée de le faire apparaître comme une production totalement anonyme, et firent valoir qu'il gagnerait à être annoncé comme provenant de l'auteur de *Waverley*. L'auteur ne s'entêta nullement à s'y opposer, car il commençait à partager l'opinion du docteur Wheeler, dans l'excellente nouvelle de Mlle Edgeworth⁸ intitulée « Manœuvres », que « Stratagème sur stratagème » risquait un peu trop d'abuser de la patience d'un public indulgent, et d'être considéré non sans raison comme de la désinvolture à l'égard de sa bienveillance.

Le livre, en conséquence, fut publié comme une suite avouée des *Waverley Novels*; et il serait ingrat de ne pas reconnaître qu'il obtint un accueil aussi favorable que ses prédécesseurs.

Des annotations qui peuvent utilement aider le lecteur à comprendre les personnages du Juif, du templier, du capitaine des mercenaires ou Francs Compagnons, comme on les appelait, et d'autres figures typiques de cette période, sont ajoutées, mais d'une main parcimonieuse, puisqu'on trouve dans les livres d'histoire suffisamment d'informations sur ces sujets.

Un épisode de ce récit, qui eut la bonne fortune de trouver grâce aux yeux de nombreux lecteurs, est plus directement emprunté au fonds des vieilles légendes. Je veux parler de l'entrevue entre le roi et le frère Tuck dans la cellule de ce plantureux ermite. La tonalité générale de cette histoire est familière à toutes les couches de la société et à tous les pays, qui rivalisent de verve à décrire les vagabondages d'un souverain déguisé, lequel, en quête d'information ou d'amusement, s'introduit dans les strates inférieures de la vie et connaît des aventures qui divertissent le lecteur ou l'auditeur, grâce au contraste entre l'apparence extérieure du monarque et sa véritable personnalité. Le conteur oriental a pour thème les expéditions masquées d'Haroun al Rachid accompagné de ses fidèles serviteurs Mesrour et Giafar, à travers les rues nocturnes de Bagdad⁹; et la tradition écossaise cultive les exploits similaires de Jacques V¹⁰ qui, pendant de telles excursions, adoptait pour nom de voyage celui du Bourgeois de Ballengeigh, de même que le Commandeur des Croyants, quand il désirait garder l'incognito, se faisait connaître par celui d'El Bondocani¹¹.

Les ménestrels français ne restent pas muets sur un sujet si populaire. Le roman en vers écossais de Rauf Colziar*¹² dans lequel on trouve Charlemagne dans le rôle de l'hôte inconnu d'un charbonnier, a certainement eu une source normande. Il semble avoir servi de modèle à d'autres poèmes du même genre.

Dans la Joyeuse Angleterre on ne compte plus les balades populaires qui traitent de ce thème. Le poème de John le Régisseur, ou l'Intendant, cité par l'évêque Percy¹³, dans les *Reliques de la poésie anglaise*** , passe pour reposer sur une anecdote de ce type ; et nous avons aussi « Le Roi et le Tanneur de Tamworth », « Le Roi et le Meunier de Mansfield », et d'autres sur le même sujet. Mais le conte de même nature envers lequel l'auteur d'*Ivanhoé* doit reconnaître une obligation particulière est plus vieux de deux siècles que le plus ancien de ceux qui ont été mentionnés ci-dessus.

Il fut communiqué au public pour la première fois dans cette curieuse compilation de littérature ancienne, assemblée grâce aux labeurs conjoints de Sir Egerton Brydges et de M. Hazlewood, dans la publication périodique intitulée *Le Bibliographe britannique*¹⁴. De là il a été transféré par le révérend Charles Henry Hartshorne, maître ès lettres, éditeur d'un très curieux volume intitulé *Récits en vers des anciens temps, imprimés pour la plupart d'après les sources originales*, 1829. M. Hartshorne ne donne pour le fragment dont il est question pas d'autre autorité que l'article du *Bibliographe*, où il a pour titre « Le Roi et l'Ermite ». Un bref résumé de ce qu'il contient montrera sa ressemblance avec la rencontre entre le roi Richard et le frère Tuck.

Le roi Édouard (on ne nous dit pas lequel parmi les rois de ce nom, mais d'après son caractère et ses habitudes, nous pouvons supposer que c'est Édouard IV¹⁵) part avec sa cour chasser en grand apparat dans la forêt de Sherwood¹⁶, où il rencontre un cerf d'une taille et d'une vélocité extraordinaires, qu'il poursuit de près, jusqu'à ce qu'il ait devancé tout son équipage, exténué les chiens et les chevaux, et se retrouve tout seul dans l'obscurité d'une

* Ce poème très curieux, pendant longtemps *desideratum* de la littérature écossaise, et considéré en désespoir de cause comme perdu à jamais, a été récemment redécouvert grâce aux recherches du docteur Irvine, de la bibliothèque des Avocats, et réimprimé par M. David Laing, à Édimbourg.

** Vol. II, p. 167.

vaſte forêt, ſur laquelle la nuit deſcend. Sous l'effet des appréhenſions qu'il eſt naturel de reſſentir dans une ſituation ſi inconfortable, le roi ſe rappelle avoir entendu dire que les pauvres gens, quand ils craignent de paſſer la nuit ſans être logés convenablement, adreſſent une prière à ſaint Julien, lequel, dans le calendrier catholique, tient la place du directeur de l'intendance pour tous les voyageurs déſemparés qui lui rendent l'hommage requis. Édouard élève ſes oraiſons comme il convient et, ſans doute guidé par le bon ſaint, atteint un petit ſentier qui le conduit dans la forêt juſqu'à une chapelle tout près de laquelle ſe trouve la cellule d'un ermite. Le roi entend cet homme vénérable, ainſi qu'un compagnon qui partage ſa ſolitude, récitant ſon roſaire à l'intérieur, et humblement lui demande aſile pour la nuit. « Je n'ai paſ de quoi loger un ſeigneur tel que vous, dit l'ermite. Je viſ ici dans la forêt déſerte de racines et d'écorces, et ne puis recevoir dans mon logis le plus miſérable des vivants, ſauf ſi c'était pour lui ſauver la vie. » Le roi lui demande le chemin de la ville la plus proche, et comprenant qu'il faut prendre une route qu'il ne peut rejoindre ſans difficulté, même ſi la lumière du jour lui venait en aide, il déclare qu'avec ou ſans l'aſſentiment de l'ermite il eſt décidé à ſ'inviter chez lui pour la nuit. En conſéquence, on le fait entrer, non ſans que le reclus laiſſe entendre que ſi lui-même n'était paſ vêtu de ſes habits cléricaux, il ferait peu de caſ de ſes menaces d'uſer de violence, et qu'il lui cède non paſ ſous l'effet de l'intimidation, mais ſimplement pour éviter un eſclandre.

Le roi ſe fait introduire dans la cellule, il voit tomber deux bottes de paille qui doivent lui ſervir de lit, et il ſe réconforte en ſe diſant qu'il eſt maintenant à l'abri et que

Une nuit ſera bientôt paſſée.

D'autres beſoins, cependant, ſe manifeſtent. L'invité réclame à grands criſ un ſouper, déclarant

*Parce que, croyez-m'en pour sûr,
Onc ne vécut de jour ſi dur
Que ne ſuivît joyeuſe nuit.*

Mais faire ſavoir qu'il avait le goût de la bonne chère, à quoi il ajouta qu'il fréquentait la cour et qu'il ſ'était perdu

pendant la grande partie de chasse, ne peut convaincre l'avaricieux ermite de produire de meilleure nourriture que du pain et du fromage, pour lesquels son hôte ne montra que peu d'appétit; et de la «boisson maigre», encore moins acceptable. Enfin le roi questionne son hôte avec insistance sur un point auquel il a plus d'une fois fait allusion sans obtenir de réponse satisfaisante :

*Lors dit le roi, par la grâce de Dieu,
Tu mènerais bonne vie en ce lieu,
Si à tirer tu apprenois ;
Quand vont au repos les veilleurs
Tu aurais parfois les meilleurs
Des sauvages porteurs de bois ;
De moi ne crains pas de reproches
Si de ton arc flèches décoches,
Bien que frère tu sois.*

L'ermite, en retour, exprime l'appréhension que son invité ne veuille lui extorquer quelque aveu d'une infraction contre le Code forestier¹⁷, qui, étant rapportée au roi, pourrait lui coûter la vie. Édouard répond par de nouvelles assurances de sa discrétion, et à nouveau lui demande avec insistance de lui procurer quelque venaison, dont il a grand besoin. L'ermite réplique en soulignant une fois de plus les devoirs qui lui incombent en tant qu'homme d'Église, et continue de se proclamer exempt de toute transgression de ce type :

*Depuis longtemps ici je vis
Et de chair ne mange jamais,
De la vache ne bois que lait ;
Tiens-toi au chaud et endors-toi,
De ma chape te couvrirai
Pour te faire un lit douillet.*

Le manuscrit semble défectueux ici, car nous n'y trouvons pas les raisons qui, finalement, conduisent le frère froqué à améliorer la chère du roi. Mais, reconnaissant que sa table a rarement été honorée de la présence d'un aussi « brave garçon » que son hôte, le saint homme finit par aller chercher ce que sa cellule offre de meilleur. Deux chandelles sont placées sur une table, du pain blanc et des pâtés en croûte apparaissent sous la lumière, à côté d'un

assortiment de venaison, salée et fraîche, d'où ils choisissent des tranches. « J'aurais bien pu manger mon pain sec, dit le roi, si je ne t'avais pas harcelé sur la question du tir à l'arc, mais maintenant j'ai dîné comme un prince — si seulement nous avons eu assez à boire. »

Cela aussi arrive sur la table grâce à l'hospitalier anachorète, qui envoie un acolyte chercher un pot de quatre gallons¹⁸ tiré d'un recoin secret près de son lit, et tous trois se mettent à boire sérieusement. Le frère préside à cette liesse, en répétant selon l'usage certaines paroles grandiloquentes, que chacun des commensaux doit redire à son tour avant de boire — le tout relevant d'un rituel de fêtards, en quelque sorte, par lequel ils réglèrent leurs libations, comme plus tard on prit l'habitude de porter des toasts. L'un des buveurs dit *Moisi cognas*, auquel l'autre est obligé de répondre *Frappe panetière*, et le frère glisse de nombreuses plaisanteries sur le manque de mémoire du roi, qui souvent oublie les mots de la situation. La nuit se passe en ce joyeux divertissement. Au matin, avant son départ, le roi invite son révérend hôte à la cour, lui promet pour le moins de récompenser son hospitalité, et se dit comblé par la façon dont il a été reçu. Le jovial ermite, après s'être fait prier, accepte de tenter l'aventure, et de s'enquérir de Jack Fletcher, nom assumé par le roi. Après que l'ermite a accompli devant Édouard quelques exploits avec son arc, les deux joyeux amis se séparent. Le roi retourne vers chez lui à cheval et rejoint son escorte. Le conte étant incomplet, nous ne savons pas comment a lieu la révélation, mais cela se passe probablement d'une manière très semblable aux autres récits fondés sur le même sujet, où l'hôte, qui s'attend à être mis à mort pour avoir failli au devoir de respect envers son souverain, alors incognito, éprouve l'agréable surprise d'être honoré et récompensé.

Dans le recueil de M. Hartshorne se trouve un conte sur le même canevas, appelé « Le Roi Édouard et le Berger* », qui, considéré comme une illustration des mœurs de ce

* Comme l'ermite, le berger fait des ravages parmi le gibier du roi, mais au moyen d'une fronde, non d'un arc ; comme l'ermite également, il a des formules particulières pour les beuveries, le signal et le contre-signal étant *Passelodion* et *Porteamt*. On a du mal à comprendre l'amusement que nos ancêtres trouvaient dans ce genre de galimatias, mais « Je suis sûr qu'il servait d'excuse à la boisson¹⁹. »

temps-là, est encore plus curieux que « Le Roi et l'Ermite » ; mais il est étranger au sujet traité ici. La légende originale d'où l'épisode du roman est tiré est celle qui a été présentée au lecteur, et l'identification de l'ermite indiscipliné avec le frère Tuck de l'histoire de Robin des Bois était un expédient tout naturel.

Le nom d'Ivanhoé fut suggéré par un vieux lai. Tous les romanciers ont eu l'occasion à un moment ou à un autre de souhaiter savoir, comme Falstaff, où l'on pouvait trouver une provision de beaux noms²⁰. C'est dans des circonstances de ce genre que revint fortuitement à la mémoire de l'auteur un poème rappelant trois noms de manoirs qui furent confisqués à l'ancêtre du célèbre Hampden²¹, pour avoir frappé le Prince Noir²² d'un coup de raquette au cours d'une dispute de tennis :

*Tring, Wing et Ivanhoé,
Pour avoir un coup frappé,
C'est ce que Hampden a quitté,
Et heureux de s'être ainsi échappé.*

Le vocable convenait au dessein de l'auteur pour deux raisons appréciables, car, premièrement, sa sonorité évoquait l'ancienne Angleterre, et deuxièmement, il ne fournissait aucune indication sur la nature de l'histoire. L'auteur accorde une importance non négligeable à cette dernière caractéristique. Ce qu'on appelle un titre accrocheur sert directement l'intérêt du libraire ou de l'éditeur, qui, grâce à lui, vend parfois une publication alors qu'elle est encore sous presse. Mais si l'auteur permet à son ouvrage d'attirer l'attention de façon excessive avant d'être publié, il se met dans la situation embarrassante d'avoir suscité une attente d'un niveau tel que, s'il ne réussit pas à la satisfaire, elle constitue une erreur fatale à sa réputation littéraire. De plus, quand nous tombons sur un titre tel que *Le Complot des poudres*²³, ou tout autre lié à des événements historiques, chaque lecteur, avant d'avoir vu le livre, se fait pour son propre compte quelque idée particulière sur le genre de méthode selon laquelle il convient de mener le récit, et sur la nature du plaisir qu'il doit en tirer. Sur ce point il éprouve une probable déception, et dans ce cas peut se trouver naturellement enclin à reporter sur l'auteur de l'ouvrage les sensations désagréables ainsi suscitées. Quand

cela se produit, l'aventurier littéraire se fait critiquer, non pour avoir manqué le but qu'il a lui-même visé, mais pour ne pas avoir lancé son trait dans une direction à laquelle il n'avait jamais pensé.

Sur la lancée du commerce sans réticences que l'auteur a établi avec le lecteur, il peut ajouter ici un détail mineur, à savoir qu'une liste de guerriers normands, trouvée dans le manuscrit Auchinleck²⁴, lui a fourni le nom intimidant de Front-de-Bœuf.

Ivanhoé remporta un grand succès dès sa publication, et l'on peut dire qu'il a procuré à son auteur la franchise de zone²⁵, puisqu'à partir de ce moment on l'a autorisé à exercer ses pouvoirs de composition romanesque en Angleterre aussi bien qu'en Écosse.

Le personnage de la belle Juive obtint tant de faveur aux yeux de quelques charmantes lectrices que l'écrivain fut critiqué pour n'avoir pas, en machinant la destinée des acteurs du drame, accordé la main de Wilfred à Rébecca plutôt qu'à la moins intéressante Rowena. Mais, en laissant de côté le fait que les préjugés du temps rendaient une telle union quasi impossible, l'auteur se permet de souligner au passage que, selon lui, s'efforcer de récompenser la vertu par la prospérité temporelle a pour effet d'abaisser plutôt que de sublimer un personnage marqué d'un caractère éminemment noble et vertueux. Telle n'est pas la rétribution que la Providence a jugée digne du mérite d'une personne durement éprouvée, et c'est une doctrine dangereuse et funeste à inculquer à des personnes d'âge tendre, les plus nombreuses à lire des romans, que la droiture dans la conduite et dans les principes ou bien va de pair avec la satisfaction de nos passions, ou bien est récompensée congrûment par l'assouvissement de nos désirs. En bref, si un personnage remarquable par sa vertu et son abnégation quitte le roman après avoir obtenu en ce monde la richesse, la grandeur et un rang élevé, ou avoir pu donner libre cours à une passion conçue aussi déraisonnablement, et aussi mal assortie que celle que Rébecca éprouve pour *Ivanhoé*, le lecteur en déduira probablement qu'en vérité la Vertu a été récompensée. Mais un coup d'œil jeté sur le grand tableau de la vie montrera que les devoirs de l'abnégation et le sacrifice de la passion sur l'autel des principes sont rarement rémunérés de la sorte ; et que la conscience intérieure d'avoir avec noblesse

accompli son devoir produit sur les pensées une récompense plus satisfaisante, sous la forme de cette paix que le monde ne peut ni donner ni arracher.

Abbotsford²⁶,
1^{er} septembre 1830.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE
AU
RÉVÉREND DOCTEUR DRYASDUST, F.A.S.¹
Résident de la Castle-Gate, York

Très cher et estimé Monsieur,

Il n'est guère indispensable de mentionner les raisons diverses et convergentes qui me poussent à placer votre nom en tête de l'ouvrage qui suit. Pourtant la principale de ces raisons pourrait bien être contredite par les défauts de l'exécution. Si j'avais pu espérer la rendre digne de votre patronage, le public aurait vu immédiatement qu'un ouvrage conçu pour illustrer la vie quotidienne de l'ancienne Angleterre, et particulièrement de nos ancêtres saxons, ne pouvait pas trouver de dédicataire plus approprié que le savant auteur des *Essais sur la corne du roi Ulphus*, et sur les terres données par lui au patrimoine de Saint-Pierre². Je suis toutefois conscient que la manière superficielle, insatisfaisante et banale dont le fruit de mes recherches historiques a été consigné au long des pages qui suivent place l'ouvrage au-dessous de cette catégorie qui porte la fière devise *Detur digniori*³. Au contraire, je crains d'être à juste titre accusé de présomption en plaçant le nom vénérable du docteur Jonas Dryasdust en tête d'une publication que, plus sérieux que je ne l'ai été, le spécialiste des temps anciens classera peut-être parmi les futilités romanesques et fabuleuses à la mode. Je tiens à me défendre contre une telle imputation, car bien que je puisse avoir confiance en votre amitié pour m'en trouver excusé à vos yeux, je ne voudrais pas cependant de gaieté de cœur passer à ceux du public pour coupable d'un

Table 1631

Appendice : La Chevalerie

Notice 1613

Note sur le texte 1615

Notes 1616

Complément bibliographique 1621

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

IVANHOÉ

QUENTIN DURWARD

LE TALISMAN

Appendice

LA CHEVALERIE

(extraits)

Introduction par Jean-Yves Tadié

Chronologie par Sylvère Monod

Avertissement

Notices et notes

*Complément bibliographique
par Henri Suhamy*